

PROPOS SUR L'EXPANSION DE LA LANGUE LUBA

Kazadi Ntole Mbaya
Chef de travaux à la Faculté des Lettres
Université Nationale du Zaïre
Mutombo Huta-Mukana
Professeur à la Faculté des Lettres
Campus de Lubumbashi - 1980

0.1 - Le foyer de la langue Lubà (Cilubà) se trouve en République du Zaïre dans les Régions Administratives (ex-Provinces) des Kásaayi Oriental et Occidental. Bien avant la période coloniale et compte tenu du dynamisme de ses locuteurs, cette langue ethnique servait déjà de langue de communication aux différents groupements peuplant les deux Régions. Ce rôle de langue de communication pan-régionale fut davantage renforcé par le colonisateur qui éleva le Cilubà au niveau de langue officielle et langue d'enseignement.

Aujourd'hui, en République du Zaïre, la langue Lubà garde encore ce statut à côté du Kikongo, du Lingála et du Swahili. Ce choix est judicieux. Il a été dicté par l'importance tant intrinsèque qu'extrinsèque de ces langues dans une situation linguistique abondante et diversifiée: le Zaïre, compterait, selon certains, plus de deux cents parlers différents.

0.2 - Dans sa classification génétique des langues bantu, M. GUTHRIE a reconstitué un "luba group" à l'intérieur de la zone L¹. Dans ce groupe, qui comprend en outre plusieurs langues parlées dans les deux Kásaayi et dans la Région du Shaba (ex-Katanga), il distingue deux langues Lubà: Lubà-Ks. (L 31) et Lubà-Kat. (L 33). Les locuteurs respectifs de ces langues les désignent par Cilubà et Kilubà.

M. GUTHRIE, *The Classification of the Bantu Languages*, Londres, 1948.

Il s'agit, selon toute évidence, de deux langues parlées par deux groupes linguistiquement et historiquement apparentés². Si les parlars de ces deux groupes se sont diversifiés, notamment dans leurs systèmes consonantiques et sur le plan lexical, ils attestent somme toute quelques ressemblances manifestes:

- système vocalique à cinq voyelles;
- inversion tonale plus ou moins généralisée par rapport au Proto-Bantu;
- le gros du système syntaxique;
- bien des points de la morphologie etc.

C'est probablement sur base des éléments qui précèdent que certains chercheurs ont été induits en erreur et ont souvent confondu les deux langues. C'est le cas de De Jonghe (*Les langues communes au Congo Belge*, 1933) et de L.J. Calvet (*Linguistique et colonialisme*, 1974). Le premier, dans un long plaidoyer en faveur du Cilubà, écrit: "Le Kiluba du Kasai est assez différent du Kiluba Hemba ou Kiluba de l'Est"³. Le second qui, visiblement parle de langues officielles du Zaïre, cite le Kiluba à la place du Cilubà⁴.

0.3 - De tout ce qui précède se dégage un certain nombre d'observations:

(1) Linguistiquement et historiquement les groupes parlant les deux langues attestent une parenté certaine.

2 A propos de l'aspect historique, voir les travaux suivants:

P. COLLE, *Les Baluba*, Anvers, 1913.

E. VERULPEN, *Baluba et Balubaisés du Katanga*, Anvers, 1936.

KALANDA, Mabika, *Baluba et Luluwa, une ethnologie à la recherche d'un nouvel équilibre*, Bruxelles, 1959.

-----, *Tabalayi, bana betu*, Léopoldville, 1963.

MBUYI wenu Buila, *Bankambwa betu*, Kinshasa, 1972.

L. MPOYI, *Histoire wa Baluba*, Mbuji-Mayi, 1973.

MPOYI Mikomba Kalewu, *Tradition Luba Kasai*, Kinshasa, 1973.

Ce dernier ouvrage ainsi que les trois précédents sont écrits entièrement en langue lubà-kasaayi etc.

3 E. DE JONGHE, *Les langues communes au Congo Belge*, Congo, II, 4, Bruxelles, 1933, p. 519.

4 L.J. CALVET, *Linguistique et Colonialisme, un petit traité de glottologie*, Payot, Paris, 1974, p. 95.

(2) Celle-ci est à l'origine des confusions de la part de certains chercheurs.

(3) Compte tenu de tout cela et de fluctuations éventuelles inhérentes à la teinte politico-administrative des termes *Kasaayi* et *Shaba* sur lesquels se sont appuyés jusqu'à ce jour les différents travaux linguistiques pour distinguer les deux langues, il serait souhaitable de recourir à des lexies neutres: nord et sud. Ainsi, le Lubà-Kasaayi s'appellerait Lubà-Nord et le Lubà-Shaba, Lubà-Sud.

1 - De l'expansion du Cilubà. On peut aujourd'hui affirmer sans crainte d'être contredit que le Cilubà compte parmi les langues de grande expansion en Afrique. A l'instar du Diola, du Haussa, du Swahili, du Wolof etc., il a débordé le cadre ethnique pour servir de langue de liaison entre locuteurs de plusieurs groupes au Zaïre.

A l'heure actuelle, on peut noter un intérêt de plus en plus croissant des études sociolinguistiques sur les problèmes de contact et d'expansion des langues en Afrique. Dans ce cadre, les termes prolifèrent: "lingua franca", "grande langue de culture", "langue de grande diffusion", "langue de grande expansion" etc. Sans vouloir entrer dans les détails ni soulever une quelconque polémique à ce sujet, nous retiendrons ici l'expression de "langue de grande expansion" pour parler de l'état actuel de la langue Lubà. L'expansion d'une langue est à envisager, à notre avis, sous l'angle à la fois géographique et psycho-sociologique.

1.1 - L'expansion géographique du Cilubà. A propos de l'expansion géographique de la langue Lubà, il nous semble qu'il faille distinguer entre les facteurs historiques et les facteurs purement géographiques.

De l'abondante littérature consacrée aux problèmes de migrations du peuple lubà⁵, il y a lieu de retenir quelques faits saillants:

(1) Aspect quasi désertique du territoire occupé à l'issue des migrations du XVI au XIX siècles.

(2) Situation permanente de famine.

(3) Invasions successives du territoire et dont la plus importante fut celle des esclavagistes vers le milieu du XIX siècle.

(4) Pénétration coloniale etc.

5 Voir les ouvrages cités plus haut (note 2). Lire aussi: KATANGA, Tshitenge, *Grandes périodes éducatives chez les Baluba*, Kinshasa, 1969.

Ces différents facteurs ont eu comme conséquence la destabilisation du groupe et favorisé la dispersion des Balubà à travers le territoire du Kàsaayi d'abord et ensuite à travers l'ancienne colonie belge. Ainsi, par exemple, pour garantir la survie que ne leur offrait le territoire occupé, les Balubà se sont vite constitués en agents de change entre plusieurs groupements ethniques tant du Kàsaayi que du Shaba. Ils ont troqué le tissu de raphia kuba contre les croisettes en cuivre de l'ex-Katanga, fait le commerce du sel avec l'Angola portugais etc. Dans ces différentes pérégrinations, les Balubà n'avaient cessé d'utiliser leur langue comme moyen de communication. Ce qui a fait dire, et à juste titre, à Van Caeneghem que le Lubà "offrait depuis longue date un pouvoir expansif remarquable"⁶. Cette assertion s'appuie sur différents autres facteurs historiques que l'auteur lui-même reprend dans ce passage: "Les porteurs et l'escorte des premiers explorateurs, Wissman, Pogge et Le Marinel, l'avaient portée (langue Luba) dans le Kasai, jusqu'aux rives du Tanganika et jusqu'aux confins du Katanga. Les travailleurs de la C.K. l'employaient le long des pistes caravaniers. Actuellement les recrutements de main-d'œuvre indigène dans le peuplé Kasai ont distribué les Balubà, auxiliaires du blanc, dans toute la partie méridionale de la colonie. A Tshikapa, le luba est la langue des évolués, elle se répand de plus en plus dans les centres industriels du Haut-Katanga et sur les chantiers du Maniema"⁷.

En ce qui concerne les facteurs purement géographiques, on peut distinguer entre facteurs liés à l'expansion spatiale de la langue et ceux relevant de données démographiques sur les locuteurs effectifs. Eu égard à l'expansion spatiale du Cilubà, le site du territoire du Kàsaayi s'avère propice aux déplacements et contacts des peuples. Ce qui a favorisé la "force d'intercourse" de cette langue. Par ailleurs, la dispersion, à travers le pays, non seulement des Balubà mais aussi des autres populations du Kàsaayi parlant les adstrats du Cilubà, fait que se dernier se rencontre aujourd'hui dans toute la République du Zaïre. Cette situation, on peut l'observer également dans certains pays frontaliers du Zaïre telle la Zambie où, en vertu de l'importance numérique des immigrés lubaphones, les ressortissants zaïrois sont communément désignés par le terme "Kàsaayi" (Kàsaiens). Cette course du Cilubà vers d'autres pays se voit ces dernières années accélérée

6 R.VAN CAENEGHEM, *Le luba, langue commune congolaise*, Lovania, 5, 1944, p. 121.

7 R.VAN CAENEGHEM, op. cit., ibidem.

par la conjoncture économique du Zaïre. La position et le rôle du commerçant ambulant lubà (appelé ici trafiquant) ne sont pas du tout négligeables. En effet, il parcourt tout le Zaïre ainsi que les pays limitrophes (Burundi, République du Congo, Tanzanie, Zambie etc.) à la recherche des produits de base faisant défaut. Il faut dire tout de suite que la majorité de ces commerçants n'ont d'autres connaissances linguistiques que celle de leur langue. Ce qui fait qu'à la longue, et en vertu du principe de snobisme, ces sujets lubaphones finissent par influencer leur interlocuteur, lequel s'intéresse ainsi petit à petit au moyen de contact utilisé par son client.

Quant aux données d'ordre démographique, nous ne pouvons que déplorer l'inexistence, à notre connaissance, d'études à caractère sociolinguistique pouvant nous permettre d'avancer des chiffres. Par ailleurs, l'importance numérique des locuteurs effectifs, tout en étant un des critères de base à l'expansion d'une langue, n'en constitue pas le critère déterminant. Car il y a aussi et surtout l'aspect psycho-sociologique qu'il importe d'examiner.

1.2 — L'expansion psycho-sociologique du Cilubà. L'établissement de l'expansion psycho-sociologique d'une langue dépend de la mise en lumière des facteurs déterminants, inhérents (1) à la position des locuteurs vis-à-vis de la langue et du rôle que celle-ci est censée jouer, (2) à la position des non-locuteurs en contact avec cette langue et (3) aux prises de position officielles.

Pour ce qui est du premier point, nous distinguons d'emblée entre locuteurs natifs du Cilubà et locuteurs non-natifs. Plusieurs chercheurs tant ethnologues que linguistes ont souligné la ferme détermination à vivre et à se surpasser qui caractérise les Balubà. Ainsi, pour Mgr De Clercq, "la langue reflète cette tenace volonté de vivre et d'arriver à être quelque chose qui anime tout le peuple luba"⁸.

Ces mêmes chercheurs reconnaissent aussi aux Balubà d'être très réceptifs aux idées étrangères. Cependant, comme l'affirme KATANGA Tshitenge, "les Balubà tiennent quand même à tout ce qui est irremplaçable, c'est-à-dire à tout ce qui a trait à leur ontologie, à leur philosophie, à ce qui leur est intime, à ce qui les rend différents, ontologiquement, des autres peuples"⁹. Il va sans dire que la langue demeure le lieu privilégié

8 Mgr De Clercq, A., *Les langues communes au Congo Belge*, Congo, Bruxelles, juillet, 1934, p. 162, cité par Van Caeneghem, op. cit., p. 121.

9 KATANGA Tshitenge, op. cit., p. 25.

où viennent se répercuter ces valeurs à sauvegarder. Il est un fait que les Balubà tiennent à garder et à faire usage de leur langue. Cette volonté est privilégiée par le fait que la langue Lubà, à la différence des autres, se trouve être à la fois langue proprement ethnique, donc culturelle, et de grande expansion. Des observations préliminaires pour une étude en cours ont pu révéler que dans les grandes villes (du Zaïre) où pourtant les langues d'expansion sont autres, la langue maternelle des jeunes Balubà reste généralement le Cilubà.

Il faut ajouter à tout cela la production croissante, commencée déjà à l'époque coloniale, d'une abondante littérature en langue Lubà et d'une importante production sur disques du folklore lubà.

Quant aux locuteurs non-natifs, c'est-à-dire en général ceux parlant des adstrats du Cilubà, deux situations sociolinguistiques se présentent. Au Kàsaayi, ils utilisent la langue Lubà comme langue seconde. Ceci au niveau des rapports entre différents peuples de la même Région administrative. Ailleurs (c'est-à-dire en dehors du Kàsaayi), ces locuteurs multilingues s'adjoignent aux Balubà et usent du Cilubà comme première langue face aux autres de grande expansion.

A propos de la position des non-locuteurs, on peut affirmer que de manière générale il y a une attitude négative vis-à-vis de la langue Lubà. Ce qui, sur le plan psychologique, plutôt que de freiner son expansion, contribue largement à l'accroître. Il est clair qu'une telle attitude, normale dans toute situation d'expansion d'une langue, résulte des sentiments d'auto-défense et des facteurs socio-politiques et culturels.

Enfin, différentes prises de position officielles. A l'époque coloniale, certaines idées répandues tant chez les missionnaires que chez les administrateurs coloniaux ont défendu non seulement l'expansion mais même l'imposition du Cilubà comme langue officielle unique pour toute la colonie. Ces propos du Professeur De Jonghe, directeur général au Ministère des Colonies, sont explicites à ce sujet: "Il vaudrait mieux pousser directement à la prédominance d'une de ces quatre langues et l'adopter comme langue indigène officielle pour toute la colonie"¹⁰. Et l'auteur conclut de la manière suivante: "... Parmi les quatre langues courantes, c'est le Tshiluba qui semble réunir le plus de chances de succès"¹¹.

10 E. DE JONGHE, op. cit., p. 520.

11 ———, op. cit., p. 522.

La polémique sur le choix d'une langue locale commune, sur le modèle des colonies britanniques, a duré toute la période de l'occupation belge. Elle a continué après l'indépendance du pays sans que jamais l'espoir d'une solution se dessine. Quoiqu'il en soit, un des aspects les plus marquants de la position officielle a été l'établissement du Cilubà, à côté du Kikongo, du Lingala et du Swahili comme langue de l'enseignement. Quand cette décision fut prise en 1922, l'aire de l'usage du Cilubà allait bien au-delà des frontières des deux Kàsaayi: la langue Lubà était enseignée jusqu'en pays lunda au Shaba. On sait que les langues zaïroises furent bannies des écoles en 1963 en vue, sans doute, de renforcer l'unité politique du pays. Mais elles sont revenues, progressivement, vers 1967 déjà, pour être de nouveau imposées à partir de la rentrée scolaire de 1974. Ce retour fut précédé par le Premier Séminaire des Linguistes du Zaïre qui, devant l'impossibilité de parvenir au choix d'une langue unique, recommande la promotion de toutes les quatre précitées. Le Cilubà est aussi, comme les trois autres, enseigné à l'Université Nationale du Zaïre. Toutefois, à la différence de ces autres, il l'était déjà depuis les années et selon le témoignage de Van Caeneghem aux Universités belges de Louvain et de Gand.

Depuis la colonie, le Cilubà fut également introduit dans la presse. Il y eut plusieurs revues dans cette langue, et depuis les années 50, des émissions radio à partir de la station de Kananga (ex-Luluabourg). Actuellement encore, une large place est accordée aux programmes en langue Lubà à la radio et à la télévision nationales. Une bonne partie des journaux paraissant dans les deux Kàsaayi — tel le cas de Mbongo (à la Compagnie MIBA Mbùjimāyi) et de Kapia (à Kananga) — reprend les nouvelles mondiales en Cilubà.

Du point de vue des contacts entre les quatre langues de grande expansion, l'influence du Cilubà est remarquable. Elle est beaucoup plus ressentie dans le Swahili du Shaba, comme le signale si bien M. HOUIS, en commettant tout de même une erreur manifeste dans son assertion: "Dans cette zone du Congo, quelle que soit l'attitude des missions et du gouvernement, l'extension du Swahili se heurte à des grandes langues fermement en place comme le lingala, le luba, le Kongo et le mongo"¹². Il nous faut souligner ici que, sauf dans une certaine mesure le Lingala, le Kikongo et le Mongo n'ont aucun contact remarquable avec le Swahili du Shaba. Mais

12 M. HOUIS, *Anthropologie linguistique de l'Afrique Noire*, PUF, Paris, 1971, p. 123.

POLOME le démontre bien: "Katanga Swahili has indeed evolved in recent years, reshaping its phonemic system under their (Baluba) influence, to bring it closer to the pattern of Luba"¹³. Il donne les preuves phonétiques de l'impact du Cilubà sur le Swahili du Shaba et décrit la situation socio-culturelle qui explique cette influence.

2. — La situation des langues en Afrique exige de plus en plus d'efforts de la part des chercheurs en ce moment. Il est évidemment clair qu'il est dépassé ce temps où cette situation se résumait à des expressions du genre "une mosaïque des langues", "un chaos linguistique" etc. Il existe, depuis toujours, un phénomène d'expansion et de contacts des langues. Des recherches sociolinguistiques se doivent de mettre en lumière les facteurs qui déterminent l'extension de certaines langues. Elles expliciteront les changements phonétiques, syntaxiques et lexicaux, et évalueront le nouveau rôle social de ces langues transculturelles.

Le Cilubà est une de ces langues. Son pouvoir d'expansion repose avant tout sur la personnalité du groupe qui le parle et sur des facteurs historiques et psycho-sociologiques qui en font aujourd'hui une langue non seulement parlée par de nombreuses et différentes populations, mais aussi celle dont on parle beaucoup.

La position quasi centrale dans le domaine bantu et son taux de rétention de 47% par rapport au Proto-Bantu¹⁴ donnent au Cilubà un certain privilège, de sorte qu'il est fort regrettable que les efforts déjà entrepris aux Universités de Louvain et de Gand en Belgique ne soient pas continués ailleurs.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

CALVET, J. L., *Linguistique et colonialisme: un petit traité de glottophagie*, Payot, Paris, 1974.

COLLE, P., *Les Baluba*, Anvers, 1913.

13 A. POLOME, *The Position of Swahili and other Bantu Languages in Katanga* (communication au 2ème Congrès International des Africanistes, Dakar, s.d. (stencillé).

14 Par son taux de rétention de 47%, le Cilubà vient ainsi, dans l'ensemble des langues bantu, après le Bemba (M 45) avec 54% et le Lubà-Shaba (L 33) avec 50%.

C. FAIK-NZUJI, M., *Kasala, Chant héroïque luba*, PUZ, Lubumbashi, 1974.
DE CLERCQ, A., *Les langues communes au Congo Belge*, Bruxelles, Congo, juillet, 1934.

DE JONGHE, E., *Les langues communes au Congo Belge*, Bruxelles, Congo II (1933, 4) 509-523.

FOURCHE, T. & MORLIGHEM, H., *Une bible noire*, Bruxelles, 1973.

GUTHRIE, M., *The Classification of the Bantu Languages*, Londres, 1948.

HOUIS, M., *Anthropologie linguistique de l'Afrique Noire*, PUF, Paris, 1971.

KALANDA, Mabika, *Baluba et Luluwa, une ethnie à la recherche d'un nouvel équilibre*, Remarques Africaines, Bruxelles, 1959.

—————, *Tabalayi, bana betu*, IMP Concordia, Léopoldville, 1963.

KATANGA, Tshitenge, *Grandes périodes éducatives chez les Baluba*, Kinshasa, 1969.

LUFULUABO, M., ofm., *L'anti-sorcier face à la science*, Mbujimayi, 1977.

MBUYI wenu Buila, *Bankambwa betu*, Kinshasa, 1972.

MPOYI, L., *Histoire wa Baluba*, Mbujimayi, 1973.

MPOYI, Mikomba K., *Tradition Lubà kasai*, Kinshasa, 1973.

MUFUTA, P., *Le Chant Kasàlà des Lubà*, Jullard, Paris, 1969.

MUTOMBO, Huta-Mukama, *Variations linguistiques en Lubà-Kàsaayi (L 31 a)* (thèse de doctorat inédite), Lubumbashi, 1977.

POLOME, A., *The Position of Swahili and other Bantu Languages in Katanga* (communication au 2è Congrès International des Africanistes), Dakar, s.d. (stencillé).

SMAL, Guy A. & MBUYI Joseph W., *Femme Congolaise, réveille-toi*, Paris, s.d.

VAN CAENEGHEM, R., *Le Lubà, langue commune congolaise*, Elisabethville, Lovania 5 (1944) 118-123.

—————, *Les langues du Congo Belge*, Elisabethville, Lovania 10 (1946) 183-187.

—————, *Les langues indigènes dans l'enseignement*, Bruxelles, Zaire 4 (1950) 707-720.

VERHULPEN, E., *Baluba et Bahùsés du Katanga*, Anvers, 1936.